

CULTURE

THÉÂTRE Deux auteurs sont à l'affiche à Paris: Marius von Mayenburg, monté à la Colline, et Heiner Müller, adapté en marionnettes.

L'Allemagne planche sur son histoire

Par **RENÉ SOLIS**

L'un, disparu en 1996, fut la grande figure controversée du théâtre allemand après Brecht; l'autre, né en 1972, est un jeune auteur en vogue, dramaturge associé de la Schaubühne de Berlin. Tout oppose Heiner Müller, citoyen de la RDA durant près de quarante-cinq ans, et Marius von Mayenburg, natif de Munich et berlinois d'adoption. Ce n'est pas qu'une affaire de génération, mais de style, de conception du rôle de l'écrivain, et de rapport à la politique.

En 2001, lors de la création de sa pièce *Visage de feu* au Festival d'Avignon, Von Mayenburg expliquait ces différences: «*Ce qui me distingue de la génération précédente, c'est d'abord le fait que cette dernière s'occupe principalement d'idées et d'idéologie en général. Je pense que la nouvelle écriture dramatique ne croit pas en l'idéologie [...].*» Une chose pourtant rapproche Müller et Von Mayenburg: l'obsession pour l'histoire, le besoin de fouiller dans la mémoire de l'Allemagne.

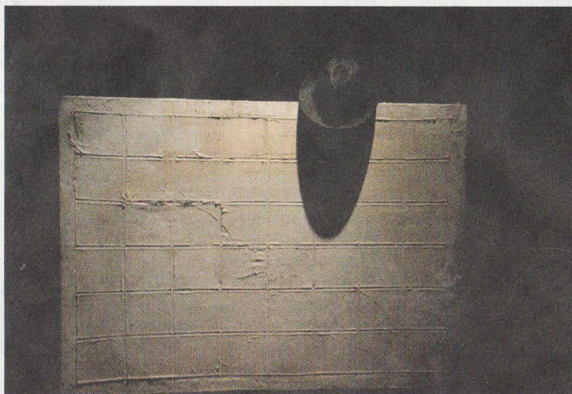
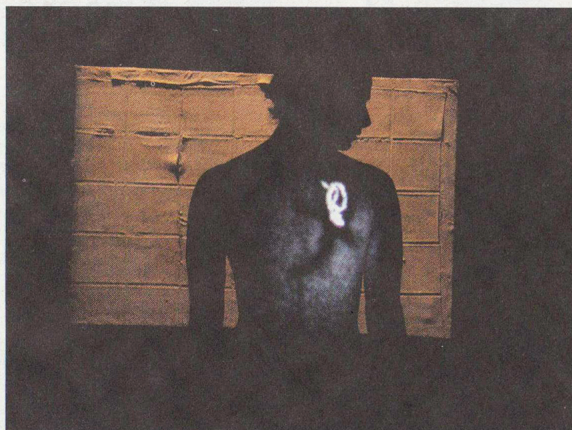
MAÎTRISE. A Paris ces jours-ci, deux théâtres du XX^e arrondissement programment simultanément *La Pierre*, nouvelle pièce de Von Mayenburg, publiée en 2009, et *Hamlet-machine* de Müller, qui date de 1977 (1). Passer de l'une à l'autre peut se révéler un exercice d'autant plus déroutant que les spectacles se situent sur des échelles radicalement opposées. Rien de commun entre la grande salle du prestigieux théâtre national de la Colline, et le minuscule théâtre aux Mains nues (trente spectateurs) que dirige Eloi Recoing et qui est voué à la marionnette.

Premier constat: le théâtre de Von Mayenburg, déployé à la Colline, semble beaucoup plus vieux que celui de Müller. L'âge des metteurs en scène n'y est pour rien: le vétéran Sobel, qui monte le «jeune» Von Mayenburg, est en pleine forme; le quasi-néophyte Max Legoubé, qui s'attaque à Müller, a une maîtrise de vieux routier. L'explication tient plutôt à la nature des textes. *La Pierre* raconte l'histoire de trois générations d'Allemands, via une maison des environs de Dresde, occupée successivement par des juifs – chassés en 1935 –, des «bons Allemands» – passés à l'Ouest après

«La Pierre» de Von Mayenburg et «Hamlet-machine» de Heiner Müller se situent sur des échelles radicalement opposées.

1945 –, et une famille relogée par le gouvernement de la RDA. La pièce, construite comme un puzzle temporel, mélange, via des scènes brèves, les époques clés: 1935, 1945, 1978, 1993. La maison est au centre de l'enjeu dramatique quand la mémoire déformée se heurte à la réalité des faits.

Très assurée, l'écriture de Von Mayenburg ne laisse rien dans l'ombre et creuse le sillon d'un néoréalisme historique largement exploré par le théâtre américain des trente dernières années. Au bout du suspense, il apparaît que beaucoup de familles allemandes sont toujours malades du déni de leur passé nazi. Et que la génération des enfants nés pendant ou juste après la Seconde Guerre mondiale a été, à son corps plus ou moins défendant, le vecteur du mensonge et de l'oubli. Ce qui n'est pas à proprement parler une révélation. C'est habilement fait et fort bien joué,



Hamlet-machine, entre théâtre d'ombres et jeu d'enfants. PHOTO FRED HOCKÉ

mais on a un peu de mal à suivre Bernard Sobel et sa dramaturge Michèle-Raoul Davis, quand ils célèbrent en l'auteur un poète digne de Shakespeare. Pas sûr par ailleurs que le «post-idéologisme» revendiqué par Von Mayenburg soit un gage de modernité, ni un vaccin contre la dictature du sens.

FIGURINES. Le *Hamlet-machine* que propose Max Legoubé est, quant à lui, idéalement énigmatique. Plus de trente ans après sa rédaction, le texte de Müller apparaît toujours inouï, dans son alternance de phrases choc – «*Je déterre de ma poitrine l'horloge qui fut mon cœur. Je vais dans la rue vêtue de mon sang*» – et d'images énigmatiques: «*L'université des morts. Chuchotis et murmures. De leurs pierres tombales (chaires) les philosophes morts lancent leurs livres sur Hamlet.*» Dans la version imaginée par Max Legoubé, les philosophes ne lancent pas de livres, mais on entend les chuchotis et on imagine l'université des morts. Mêlant marionnettes, théâtre d'ombres, théâtre d'objets, et théâtre gestuel, le spectacle est empreint d'une mélancolie relayée par des voix off tout en douceur. Il tient de la cérémonie funèbre et du jeu d'enfants, avec ses figurines patiemment disposées au sol, puis balayées; d'autres fois, il évoque une visite de ruines sous la pluie, sous le regard inquiétant d'un gardien veillant dans la pénombre.

Les trois acteurs silencieux se fondent en une créature hybride, et l'on ne sait plus qui manipule qui, des sons, des lumières, des accessoires et des corps. Les phrases défilent comme des visions: la guerre, le soulèvement de 1956 à Berlin-Est, l'Allemagne blafarde et celle des néons et du Coca Cola. On entend chaque syllabe, on rêve. Relisant *Hamlet-machine*, on trouvera en préface un court texte de Müller dont une phrase semble avoir été écrite pile pour Von Mayenburg: «*Je pense qu'il nous faudra dire adieu à la pièce didactique d'ici le prochain tremblement de terre.*»

(1) Marius von Mayenburg, «*La Pierre*», texte français de Hélène Mauler et René Zahnd (éditions de l'Arche), 74 pp., 12 euros. Heiner Müller, «*Hamlet-machine* et autres pièces», traduction de Jean Jourdeuil et Heinz Schwarzwinger (éditions de Minuit, 1990).

LA PIERRE
de **MARIUS VON MAYENBURG**
ms Bernard Sobel. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020. Jusqu'au 17 février. Rens.: 01 44 62 52 52.

HAMLET-MACHINE
de **HEINER MÜLLER**
ms Max Legoubé. Théâtre aux Mains nues, 7, square des Cardeurs, 75020. Jusqu'au 4 février. Rens.: 01 43 72 19 79.